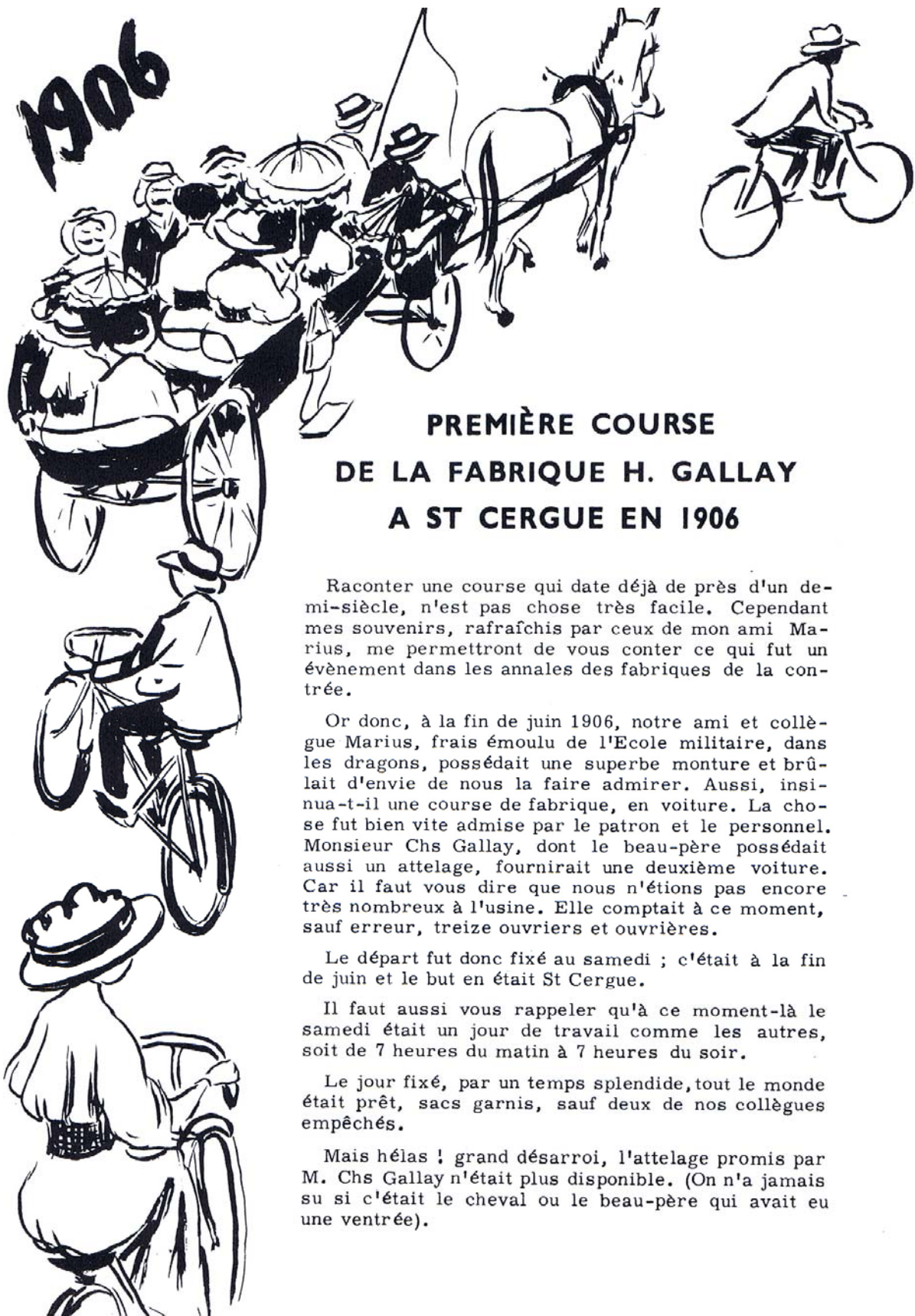




PREMIÈRE COURSE DE LA FABRIQUE H. GALLAY A ST CERGUE EN 1906

Raconter une course qui date déjà de près d'un demi-siècle, n'est pas chose très facile. Cependant mes souvenirs, rafraîchis par ceux de mon ami Marius, me permettront de vous conter ce qui fut un évènement dans les annales des fabriques de la contrée.

Or donc, à la fin de juin 1906, notre ami et collègue Marius, frais émoulu de l'Ecole militaire, dans les dragons, possédait une superbe monture et brûlait d'envie de nous la faire admirer. Aussi, insinua-t-il une course de fabrique, en voiture. La chose fut bien vite admise par le patron et le personnel. Monsieur Chs Gallay, dont le beau-père possédait aussi un attelage, fournirait une deuxième voiture. Car il faut vous dire que nous n'étions pas encore très nombreux à l'usine. Elle comptait à ce moment, sauf erreur, treize ouvriers et ouvrières.

Le départ fut donc fixé au samedi ; c'était à la fin de juin et le but en était St Cergue.

Il faut aussi vous rappeler qu'à ce moment-là le samedi était un jour de travail comme les autres, soit de 7 heures du matin à 7 heures du soir.

Le jour fixé, par un temps splendide, tout le monde était prêt, sacs garnis, sauf deux de nos collègues empêchés.

Mais hélas ! grand désarroi, l'attelage promis par M. Chs Gallay n'était plus disponible. (On n'a jamais su si c'était le cheval ou le beau-père qui avait eu une ventrée).

Après de longs pourparlers, le père de Marius prêta son cheval, et le départ put avoir lieu au grand soulagement des excursionnistes. Mais voilà, les voitures n'étaient pas assez grandes pour y caser tout le monde. Problème vite résolu ; M. Henri Gallay, sa fille Melle Marguerite et votre serviteur prirent gaillardement leurs bécanes et escortèrent le convoi. Qu'en dites-vous, hein ? Le patron en vélo alors que ses ouvriers se prélassaient sur les bancs rembourrés des jolies voitures.

Le trajet se fit sans encombre et nous arrivons à St Cergue, où tout le monde se retrouve. De là, à pied sur la colline du Vieux-Châ-

teau où, en face d'un panorama grandiose, l'on s'installa pour un pique-nique des plus joyeux. L'après-midi s'écoula bien vite, rempli par des jeux divers et il fallut songer au retour. La montée jusqu'à la Givrine fut assez dure. Là, arrêt. Dans ce beau coin de pays, le goûter fut copieux, car le patron offrit une crème des plus savoureuses. Puis la rentrée se fit joyeusement dans les chants et les rires, et chacun regagna ses pénates, enchanté de cette belle journée, se promettant bien de ne pas en rester là.

Pour copie conforme :
Marcel-Ami Aubert

Ce récit est tiré du journal Le Quinquet, no 17, de décembre 1953.